



HAL
open science

Araire et stylet : le sillon agronomique, entre texte et pratiques

Maëlys Blandenet, Marine Bretin-Chabrol, Pascal Luccioni

► To cite this version:

Maëlys Blandenet, Marine Bretin-Chabrol, Pascal Luccioni. Araire et stylet : le sillon agronomique, entre texte et pratiques. 2023. hal-04049516

HAL Id: hal-04049516

<https://hal.science/hal-04049516>

Preprint submitted on 28 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Araire et stylet : le sillon agronomique, entre texte et pratiques

Maëlys BLANDENET
ENS de Lyon/UMR 5189 HiSoMA

Marine BRETIN-CHABROL
Université Jean-Moulin Lyon 3/UMR 5189 HiSoMA

Pascal LUCCIONI
Université Jean-Moulin Lyon 3/UMR 5189 HiSoMA

Le volume que vous tenez entre vos mains n'est pas né à la campagne, même si ses auteurs s'y plaisent ou ont pu s'y rendre parfois pour leurs recherches. Et nous ne pensons pas qu'il soit à reléguer aux rayons poussiéreux des antiquaires – bien au contraire, on verra que les réflexions auxquelles il invite sont tout à fait modernes. Il porte bien, cependant, sur les campagnes de l'Antiquité, du Moyen-Âge et de la première modernité, et sur ce que leurs contemporains ont pu en écrire. Ou plutôt il ne porte pas simplement sur les pratiques agricoles en tant que telles, mais sur les liens complexes qui existent entre telle ou telle pratique et la façon dont elle est décrite par les témoins directs ou indirects.

Nous avons été conduits à ces réflexions à travers des recherches entamées en 2018, dans le cadre d'un projet ANR¹ dont l'objet était à la fois plus large et plus restreint que celui du colloque dont ce volume constitue les actes. En effet, ce projet portait sur le texte de Columelle (édition et traduction du livre II) et sur les cultures de plein champ à l'époque romaine (développement d'un site internet, comportant un corpus de sources anciennes plurilingue, un dictionnaire technique et un ensemble de notices thématiques transversales²), telles qu'on peut les connaître à travers Columelle et l'ensemble de la littérature agronomique grecque et latine de l'Antiquité.

En septembre 2018, un premier colloque international, dont les actes ont été publiés en 2020 aux éditions CEROR sous le titre *La terre et le grain. Lectures interdisciplinaires de Columelle, De re rustica I et II*³, nous avait déjà permis de rassembler des chercheurs issus de différentes disciplines (philologie, littérature, anthropologie, histoire ancienne, archéologie, archéobotanique, ethnobotanique, ethnologie). Nous nous proposons de mesurer la complexité à la fois littéraire et technique du texte de l'agronome romain Columelle, et de montrer tout l'intérêt d'un dialogue entre spécialistes formés à des méthodes complémentaires d'analyse. Notre but était de comprendre jusqu'à quel point le texte et les découvertes archéologiques pouvaient s'éclairer mutuellement, mais aussi quels seraient les points de résistance

¹ AgroCCol (2018-2024), coordonné par Maëlys Blandenet. Pour une description plus complète du projet, voir le carnet de recherche « AgroCCol. Discours agronomique et pratiques agricoles dans l'Antiquité méditerranéenne : la culture des céréales et des légumineuses » (<https://agroccol.hypotheses.org>).

² *Cultiver dans l'Antiquité* : <https://agriculture-antiquite.huma-num.fr/>

³ BLANDENET M. et BRETIN-CHABROL M. (éd.) (2020) ; colloque et publication financés dans le cadre du projet émergent CÉreaLIA porté par Maëlys Blandenet (2019-2020, ENS de Lyon : <https://agroccol.hypotheses.org/cerealia>), avec le concours du GIS-Humanités, de l'Université Jean Moulin-Lyon 3 et de l'UMR 5189 HiSoMA.

irréductibles, les écarts probables entre l'œuvre d'un chevalier romain du premier siècle et les pratiques agricoles de son temps⁴.

En 2019, dans le cadre du projet ANR, notre équipe a ensuite réalisé une exposition numérique avec la Bibliothèque Municipale de Lyon, sous la direction de Michel Jourde, *Le Ménage des champs : du savoir agricole antique aux livres d'agriculture de la Renaissance*⁵, afin d'élargir notre enquête en diachronie, et d'étudier comment la transmission et l'appropriation des textes antiques consacrés à l'agriculture ont conduit, à l'époque moderne, à la création d'un corpus nouveau dans les différentes langues européennes. À travers les commentaires et les appropriations, nous avons pu alors mesurer combien les textes anciens pouvaient être tantôt éclairés, tantôt obscurcis par les lectures, les traductions, les illustrations qui en étaient données à travers l'histoire. Mais dans le même temps, grâce aux indices d'usage que nous pouvions découvrir sur les livres modernes, il devenait possible de formuler en retour, par analogie, davantage d'hypothèses sur l'usage que faisaient Grecs et Romains de leurs livres traitant d'agriculture.

Voilà pourquoi il nous a paru important, au sein du projet AgroCCol, d'élargir la question des relations entre textes agronomiques et pratiques agricoles à d'autres auteurs que Columelle, à d'autres objets que la culture des céréales et des légumineuses et d'autres périodes que l'Antiquité. C'est encore avec le soutien de l'ANR qu'a pu se tenir à l'ENS de Lyon et à l'Université Jean Moulin-Lyon 3, du 1^{er} au 3 juin 2022, le colloque *Le texte et la pratique : dialogues pluridisciplinaires sur le statut du traité d'agriculture*, et que nous pouvons désormais en publier les actes aux éditions CEROR.

Nos lectures, et le travail mené en commun avec les archéologues, nous ont ainsi conduits à nous interroger sur les façons assez particulières dont le texte agronomique, dans toute sa technicité, et en même temps avec les règles d'ordre littéraire qui sont les siennes, reflète la réalité des champs. Au-delà des limites propres au langage et singulièrement au langage écrit, comme à tout système de signes, le cas des textes agronomiques est en effet assez particulier : la culture écrite est moins répandue dans les sociétés antiques du pourtour méditerranéen que dans les sociétés contemporaines, et ce ne sont bien souvent pas les techniciens eux-mêmes, mais plutôt les propriétaires, voire des membres de l'élite lettrée plus éloignés encore de la boue des sillons, qui vont expliquer les travaux des champs⁶. La distance entre les textes que nous lisons et la pratique de l'époque s'étire encore davantage si nous tenons compte d'une forme de conservatisme dans la culture des champs, même si nous verrons qu'ici et là le monde rural a pu faire preuve d'innovations et d'un dynamisme remarquable. Le temps agricole lui-même, régi par des contraintes d'ordre biologique (temps de la croissance des végétaux et saisonnalité des récoltes) devait imprimer sa marque, et pouvait introduire une forme de conservatisme. Il convient, enfin, de s'efforcer de mesurer constamment les attendus que tel ou tel régime de littérarité implique pour la production de tel ou tel texte, en fonction du genre littéraire, de la date de production, du lectorat envisagé, etc.

⁴ Guillaume Huitorel s'était interrogé sur cette relation complexe à propos de l'interprétation des restes archéologiques des bâtiments agricoles, à la suite de la controverse entre Alain Ferdière et Philippe Leveau : FERDIERE A. (2017) ; LEVEAU P. (2017) ; HUITOREL G. (2020).

⁵ https://www.bm-lyon.fr/expositions-en-ligne/agriculture_antique_renaissance.

⁶ HARRIS W. V. (1989) ; CHRISTMANN E. (2003) ; DIEDERICH S. (2007) : 2 ; 4 ; 272-401.

Cette distance dans le temps et dans l'espace ne nous empêche pas de comprendre les textes des agronomes anciens, mais elle nous astreint à des formes d'attention ou d'étude spécifiques. Il nous faut en particulier essayer de savoir comment se présentaient ces champs dont nous parlent les auteurs anciens ; or l'archéologie offre ici un secours indispensable. Le renouvellement des techniques (paléogénétique, carpologie et toutes les disciplines ancillaires de l'archéologie agraire au sens large), le grand nombre de terrains fouillés depuis une trentaine d'année, l'accès, grâce à Internet, à des documentations et des parallèles de plus en plus fournis, tout cela permet désormais d'avoir de nouvelles entrées dans les champs de blés ou les vignes de l'Antiquité, et de renouveler la compréhension que nous pouvons avoir de textes qui ont toujours été lus comme des sources d'information technique.

Mais qu'est-ce qu'un traité d'agriculture, finalement ? Dans l'Antiquité, le concept de genre littéraire n'existe pas encore en tant que tel. Ce sont des critères formels et thématiques internes, et la revendication, par l'écrivain, de son inscription dans telle ou telle tradition, qui ont permis à des auteurs d'époque impériale, comme Quintilien, puis à des érudits de l'Antiquité tardive et du Moyen-Âge, de constituer des catégories correspondant plus ou moins à notre idée de « genre littéraire »⁷. La constitution du groupe des *Scriptores rei rusticae*, les « agronomes romains » (Caton, Varron, Columelle, Palladius), est ainsi le fruit d'une collection réalisée à la Renaissance à partir de regroupements opérés par la tradition manuscrite⁸. Si l'on veut pourtant tenter de définir – de façon anachronique donc – le genre littéraire du traité d'agriculture tel qu'il a émergé dans l'Antiquité⁹, on peut s'appuyer sur la liste d'auteurs dont Columelle se dit le successeur au livre I du *De re rustica*¹⁰. Ce qui préside à l'unité de cette liste, ce ne sont pas des critères d'organisation formelle : œuvres en prose (Aristote, Théophraste, Caton) et en vers (Hésiode, Virgile) se côtoient avec la même autorité. Parmi les œuvres en prose, certaines se présentent comme un catalogue (Caton), d'autres comme un dialogue (Xénophon, Varron), d'autres comme un exposé complexe et logiquement organisé (Aristote, Théophraste), certaines comme des traités complets en plusieurs livres (Celse, Magon), d'autres comme des monographies (celles de Julius Atticus et de Julius Graecinus sur la vigne). Et si l'on ajoutait à cette liste les auteurs s'inscrivant dans la postérité de Columelle, nous pourrions encore en accentuer l'hétérogénéité en y incluant la forme encyclopédique adoptée par Pline et dans laquelle plantes et techniques agricoles n'occupent qu'une partie de l'œuvre, ou bien l'organisation choisie par Palladius, qui suit, mois après mois, le calendrier des travaux.

En revanche, ces traités d'agriculture se présentent généralement comme un discours didactique dont l'énonciation repose sur une relation d'interlocution explicite entre un maître – l'auteur – et son disciple – destinataire intra-textuel ou lectorat anonyme – à qui il prétend donner des conseils applicables sur le terrain. Ce qui les distingue des autres traités techniques, c'est que ces conseils portent, comme l'indique

⁷ Quintilien, *Institution oratoire*, X, 1, en particulier 123-124. Il est à noter que, pour Quintilien, les auteurs techniques comme Celse sont inclus dans le groupe des « philosophes ».

⁸ Voir BLANDENET M. (2019), « Le corpus des agronomes antiques » et FURNO M. (2019b), « Les premiers livres imprimés ».

⁹ Une telle méthode a été adoptée par K. Volk pour tenter de définir les caractéristiques de la poésie didactique dans l'Antiquité ; VOLK K. (2002).

¹⁰ Columella, *Rust.* I, 1, 7-14. Sur la question de l'importance des modèles et de l'inscription dans une tradition littéraire, voir notamment FÖGEN T. (2005).

Columelle, sur la « matière rustique » (*de rusticis rebus*)¹¹ et que grâce à leur concours s'est formée petit à petit une « discipline agronomique » (*agricolatio*)¹². Mais les contours de cette discipline restent assez flous pour susciter des débats entre les auteurs¹³ : les recettes magiques et les prières aux dieux font-elles partie de l'agriculture ? Faut-il y inclure l'élevage¹⁴ ? La culture du jardin potager¹⁵ ?

La réception et l'interprétation de ces textes, notamment lorsqu'il s'agit de traités techniques en vers (ce que nous appelons communément la poésie didactique), a fait l'objet de polémiques dès l'Antiquité : Virgile écrivait-il les *Géorgiques* pour des paysans ou pour des lettrés¹⁶ ? Et la matière rustique dont il s'est emparé était-elle pour lui un objet d'étude en soi, ou bien le simple support métaphorique d'une réflexion politique, philosophique et métatextuelle¹⁷ ? La lecture des traités en prose, dont la forme se rapproche sans doute davantage de ce que nous, modernes, concevons comme des traités techniques, n'a jamais connu ce degré de polémique, jusqu'au XX^e siècle tout du moins, même si l'on pouvait les taxer de primitivisme (au sujet des incantations rapportées par Caton au chapitre 160, par exemple¹⁸), d'imprécision (notamment lorsque Pline compile des « fiches », et multiplie les phytonymes sans cohérence¹⁹), d'incomplétude²⁰ ou d'un raffinement stylistique excessif (Columelle lu par Palladius ou Cassiodore²¹). À l'époque moderne, pendant très longtemps, seule leur dimension technique a même paru intéresser la critique, au point d'éclipser toute « littéarité » de ces textes de prose²². Le renouveau des études portant sur ce corpus dans les années 70-

¹¹ Columella, *Rust.* I, 1, 7 ; cf. le titre des œuvres de Varron (*Res rusticae*), de Columelle lui-même (*De re rustica*).

¹² Columella, *Rust.* I, 1, 12 ; terme nouveau dérivé de l'expression *agri cultura*, « la culture d'une terre, l'agriculture », cf. le titre de Caton (*De agri cultura*). Les termes grecs paraissent moins spécifiques : οἰκονομικός désigne tout ce qui a à faire de près ou de loin à la gestion du domaine ; γεωπονικός, qui est plus précis, est un adjectif d'époque byzantine. Des traités κηπουρικά, sur la culture des jardins, ont existé mais n'ont pas été conservés. Pollux (*Onom.* 7, 140) donne une liste de termes relatifs aux divers arts agricoles.

¹³ Dans l'Antiquité classique, les contours de la discipline sont d'autant plus flous que certaines questions liées à l'agriculture relevaient de la philosophie. Outre ce qui concerne la description du vivant, on peut ainsi noter que la gestion des propriétés rurales, en tant que forme d'acquisition des richesses (chrématistique), relevait de l'éthique.

¹⁴ Sur ces deux questions, voir Varro, *Rust.* I, 2, 12-21 et 27-28 ; MARTIN R. (1995), BLANDENET M. (2009).

¹⁵ Columella, *Rust.* X, *praef.* 1-3 ; voir l'article de Francesca BOLDRER dans ce volume.

¹⁶ Dans une célèbre *Lettre à Lucilius*, Sénèque conteste (sur un exemple discutable) la valeur pratique du poème : Sen. *Ep.* 86, 15 : *nec agricolae docere uoluit sed legentes delectare*, « Il ne voulait pas instruire les agriculteurs mais plaire à ses lecteurs ». À l'inverse, Columelle considère Virgile comme une autorité en matière d'agriculture, qu'il cite sur des points techniques.

¹⁷ Tandis que SPURR M. S. (1999) ou MYNORS R.A.B. (1990) défendent la valeur pratique des prescriptions virgiliennes, de nombreux commentateurs, comme THOMAS R. F. (1988) ou CLEMENT-TARANTINO S. (2006) la contestent.

¹⁸ Plin. *HN*, XVII, 267 fait directement référence à cette incantation, avec une certaine distance ; quant aux interlocuteurs du dialogue de Varron, ils se moquent plus généralement des *miracula*, « merveilles », que l'on trouve chez les Sarsina, auteurs qu'ils comparent à Caton (Varro, *Rust.* I, 28).

¹⁹ Voir l'article de M. BLANDENET, V. MATTERNE et M.-P. RUAS dans ce volume, p. XXX (5-6).

²⁰ Columelle reproche ainsi à ses prédécesseurs de n'avoir pas assez parlé de la question du fumier (*Rust.* II, 13, 4).

²¹ Voir notamment Pallad. I, 1, 1 ; Cassiod. *Inst.* I, 28, 6.

²² Thorsten Fögen a rappelé la longue postérité des jugements esthétiques cinglants d'Eduard Norden (FÖGEN T. (2005) : 1). Le traité technique, en tant qu'œuvre de prose non fictionnelle, relève essentiellement du « régime conditionnel » de littéarité et donc, *in fine*, de la perception du lecteur (cf. G.

80 d'abord²³, puis depuis une vingtaine d'années, sous l'impulsion notamment des recherches de Francesca Boldrer sur les relations entre poésie didactique et traité en prose²⁴ et celles d'Eralda Noè, Christiane Reitz, Marietta Horster, Thorsten Fögen et Silke Diederich sur la pragmatique et l'axiologie des traités techniques²⁵, nous invite à rendre toute leur place à la dimension littéraire de ces textes en prose et à l'idéologie qu'ils promeuvent, qui les pousse à opérer des choix ou des déformations dans la matière exposée.

À propos du *De re rustica* de Columelle, Lars Mielke, dans une thèse récente²⁶, défend ainsi l'hypothèse que l'objectif principal de l'auteur est la formation intellectuelle et morale du propriétaire d'un domaine, par le biais de stratégies rhétoriques passant notamment par la « Praxissimulation », une fiction d'apprentissage pratique. Mais certains critiques vont plus loin encore et, comme pour la poésie didactique, considèrent que le lien des textes d'agriculture avec la pratique agricole n'est qu'un prétexte pour développer un tout autre type de discours, au sein d'une communauté d'auteurs et de lecteurs lettrés bien éloignés du terrain technique. En 1976, P. Carroll avait suggéré de voir, sous le masque peut-être fictif de Publius Silvinus, destinataire de Columelle, le représentant d'un groupe d'agronomes en chambre, plus théoriciens que praticiens, dont l'auteur du *De re rustica* moquait les théories²⁷. À sa suite, L. Kronenberg a analysé récemment les *Res rusticae* de Varron comme une satire où l'idée même de science agronomique, pourtant défendue par les personnages du dialogue, serait profondément contestée par Varron²⁸. Pour justifier une telle analyse, l'auteur convoque plusieurs types d'arguments, dont celui des erreurs dans l'information technique.

Or, dans quelle mesure peut-on parler d'erreurs ? Des raisons pragmatiques, anthropologiques ou ethnobotaniques, ne peuvent-elles expliquer certaines recommandations sur les pratiques culturelles qui paraissent sans fondement aujourd'hui, voire allant à l'encontre des connaissances scientifiques actuelles ? C'est le cas par exemple de l'idée répandue dans les traités latins selon laquelle le pois chiche épuiserait le sol²⁹, ou du fait qu'il faille choisir les boutures de vignes au milieu de la plante, parce que, par analogie avec le corps humain, les êtres vivants possèdent leurs parties reproductives au centre de leur corps³⁰. En outre, il faut se méfier du préjugé anachronique selon lequel la valeur technique d'un texte est inversement proportionnelle à son degré de mise en forme littéraire et de recherche stylistique – préjugé qui pousse plus facilement les lecteurs d'aujourd'hui à remettre en cause par exemple la validité technique des dialogues, teintés parfois d'humour, que Varron consacre à l'agriculture.

Genette, *Fiction et diction*, Seuil, 1991). Outre la question de l'inscription dans une tradition littéraire, celle du destinataire et du lectorat est donc essentielle pour définir le statut du traité technique en prose.

²³ MARTIN R. (1971), COSSARINI A. (1978).

²⁴ Dans son édition du livre X du *De re rustica* de Columelle : BOLDRER F. (1996).

²⁵ NOÈ E. (2002) ; HORSTER M. et REITZ C. (2003) ; FÖGEN T. (2005 et 2009) ; DIEDERICH S. (2007).

²⁶ MIELKE L. (2019).

²⁷ CARROLL P. D. (1976).

²⁸ KRONENBERG L. (2009) : 76-93 ; 108-125.

²⁹ Cato, *Agr.* 37, 1 ; Columella, *Rust.* II, 13, 3 ; Plin. *HN*, 18, 124. Cette idée toutefois est encore indiquée dans le *Jardinier Provençal* d'Eugène Gueidan en 1914.

³⁰ Cf. Columella, *Rust.* III, 10.

Les objets qui nous ont occupés au premier chef sont des textes de l'Antiquité. Mais les figures que l'on y croise, les personnages des agronomes, les champs aperçus et les vergers rêvés, tout cela ne s'arrête pas avec la prise de Rome par Alaric ; et nous avons bien conscience de participer à un effort de recherche contemporain, qui vise à mieux comprendre une part de la relation des hommes à leur milieu de vie agricole à travers leur production littéraire. Nous pensons aux colloques de l'équipe de Pau et de Rennes³¹, ainsi qu'au colloque prévu en 2024 par l'équipe de Dortmund³². D'autres travaux, voisins des nôtres, contribuent à nous faire comprendre quels étaient les tenants et aboutissants esthétiques des pratiques culturelles de la « nature » dans l'Antiquité ; ainsi, à la suite des travaux de W. Jashemski, Éric Morvillez travaille à décrire de plus en plus finement les décors de jardins romains de Pompéi et d'ailleurs³³.

Pour ce qui nous concerne, nous avons centré nos travaux sur la question du statut, à la fois littéraire et technique, des traités d'agriculture. Il s'agit de confronter le texte à la pratique, si tant est que l'on puisse savoir, sans les textes eux-mêmes, quelles étaient ces pratiques. Plusieurs études explorent cette approche de manière fructueuse, en évaluant le réalisme de certaines recommandations agricoles, comme le fait S. Ross pour le compost, ou en convoquant la documentation carpologique, comme le font C. Pagnoux et L. Bouby pour la vigne ou N. Rovira et ses collègues pour les céréales, voire en se fondant sur le matériel archéologique et les traces de labours associés à l'ethnographie et à l'expérimentation, selon la démarche de G. Huitorel et A. Berson. Mais l'enjeu est aussi de comprendre sur quelle autorité se fondent les auteurs de textes techniques sur l'agriculture, de l'Antiquité à l'époque moderne : s'agit-il uniquement de connaissances acquises par l'expérience, celle de l'auteur lui-même ou de praticiens contemporains ? Dans quelle mesure les traités techniques s'appuient-ils sur la tradition littéraire ou savante, qui pourrait éventuellement faire écran à une observation attentive des pratiques de leur temps ? Certaines études proposées ici abordent plus précisément cet aspect, notamment celles de T. Fögen, F. Boldrer, F. Battistella, L. Paya et I. Guégan. D'autres auteurs, à l'instar de M. Jourde, A. Lacroix ou R. Nadeau, s'interrogent aussi sur le destinataire de ces textes, qui n'est pas nécessairement un praticien, et celle du rôle éventuel de vulgarisateur ou d'intermédiaire entre le discours scientifique et le grand public que peut assumer ou non l'auteur de textes d'agriculture. Dans l'ensemble, nous avons fait le choix d'une certaine souplesse dans l'approche des textes d'agriculture, en présentant les apories (dans le cas de la serpe analysée par M. Bretin-Chabrol et M. Furno par exemple) tout autant que les croisements fructueux entre disciplines, heureusement plus nombreux – citons notamment le travail d'A. Blesbois sur le verger médiéval ou celui de M. Blandenet, V. Matteredne et M.-P. Ruas sur les blés vêtus. Les contributions réunies ici offrent aussi bien des lectures modernistes sur l'équipement agricole, comme celle de G. Raepsaet, que des regards métalittéraires, à l'instar de l'intérêt de Y. Goh pour la satire. Nous avons opté pour un réel dialogue entre les disciplines en essayant d'éviter toute instrumentalisation de l'une par l'autre grâce à la compréhension des méthodes respectives de chacun des spécialistes conviés.

³¹ *Littérature et ruralité : colloque international*, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 31 mars-1^{er} avril 2022 ; *Littérature et ruralité II : colloque international*, Université de Rennes, 13-14 oct. 2022.

³² *Literatur- und kulturwissenschaftliche Perspektiven auf agrarische Arbeit* 6.–8. März 2024, Dortmund (Allemagne).

³³ On peut citer par exemple la publication du colloque *Paradeisos, genèse et métamorphose de la notion de paradis dans l'Antiquité*, Paris, De Boccard, 2014.

Les différentes contributions que vous lirez ici nous ont beaucoup apporté sur les perplexités qui étaient les nôtres ; elles ne les ont pas dissipées, mais elles leur ont donné des couleurs, de la substance, du relief : nous savons désormais un peu mieux comment nous ignorons.

Certains se sont interrogés sur la construction de l'autorité façonnée par les auteurs de traités d'agriculture. Thorsten Fögen a étudié conjointement Palladius, auteur d'un traité agronomique à visée essentiellement pratique au V^e siècle de notre ère, et la collection grecque des *Géoponiques*, dont les racines sont à chercher dans la première époque byzantine. Il montre que malgré de nombreuses différences de détail, d'envergure, etc., l'une et l'autre œuvre révèlent des préoccupations communes : souci de l'utilité du traité d'agriculture, refus affiché d'une certaine rhétorique qui n'empêche pas l'utilisation des figures de style. Tout cela participe d'une forme de construction de l'autorité qui porte sans doute la marque d'une époque. Francesca Boldrer, en étudiant les deux « versions » (en vers et en prose) données par Columelle de son traité sur l'art des jardins (livres X et XI), nous donne à voir l'écart auquel les formes littéraires contraignent les auteurs, et nous invite à réfléchir à ce que la réunion de l'une et l'autre forme dans un même volume pouvait impliquer, tout en soulignant que l'une et l'autre entretiennent un véritable rapport à la pratique.

Plusieurs communications ont tenté de mettre en lumière, au-delà du face à face entre l'homme et le champ, des acteurs ou des objets en quelque sorte latéraux ou restés quelque peu hors-champ. Selon Audrey Lacroix, l'élève visé par un court traité de Xénophon d'Athènes, l'*Économique*, est (beaucoup plus que l'authentique paysan) l'honnête homme en devenir du V^e-IV^e siècle avant notre ère, le *kalos kagathos* des cours d'histoire. Ian Goh a étudié l'intendante du livre XII de Columelle, pour montrer combien le choix de ce personnage en apparence secondaire est capital à la fois en termes littéraires et en termes de genre (*gender*). Robin Nadeau, enfin, a montré l'importance des recettes de cuisine (si du moins c'est bien le nom qu'il faut donner aux courtes instructions culinaires transmises par les agronomes) dans l'espace littéraire où se croisent non seulement les traités d'agronomie, mais aussi des livres plus nettement culinaires, ou encore des *compendia* encyclopédiques de l'Antiquité tardive.

La richesse de la production des traités d'agronomie, ainsi entr'aperçue dans notre première partie, devait nécessairement appeler un riche *Nachleben*. Cette réception est étudiée dans notre volume par Laurent Paya, qui étudie ce qu'un médecin, amateur de *mirabilia* et auteur de traités de jardinage paradoxographiques, à la fin du XVI^e siècle, Antoine Mizauld, doit aux travaux des agronomes de l'Antiquité. En étudiant le dictionnaire breton-français d'un gentilhomme campagnard de la fin du XVIII^e-début XIX^e, le chevalier de Coëtanlem, Isabelle Guégan nous a permis de voir comment il cherche à donner aux cultivateurs de Bretagne le visage des paysans des *Géorgiques* de Virgile, qui ont contribué à sa culture scolaire. Michel Jourde, quant à lui, à partir d'une étude des marques de lecture dans les volumes des agronomes à l'époque moderne (XVI^e-XVII^e), montre quelles pouvaient être les pratiques de lecture de ces volumes à la fois très techniques et parfois érudits.

La deuxième partie de notre volume s'efforce d'entrer plus avant dans le maquis des auteurs, des concepts, des traductions, en proposant des études de cas précis. Plusieurs d'entre elles portent sur les céréales de l'Antiquité. Maëlys Blandenet, Véronique Matteredne et Marie-Pierre Ruas montrent comment et pourquoi, depuis l'époque moderne jusqu'à nos jours, le *far* des latins a été traduit d'abord par « épeautre » puis par « amidonnier ». Núria Rovira et ses collègues convoquent le matériel archéologique et une documentation carpologique complète pour proposer un bilan sur la céréaliculture en Gaule narbonnaise durant l'époque romaine, en soulignant l'écart entre l'abondance des indices de consommation de céréales (majoritairement orges vêtues et blés nus) en milieu villageois ou urbain, et les traces plus discrètes d'une production à petite échelle (vivrière ou destinée à un marché de proximité). Florian Battistella souligne le rôle assez modeste joué par les cultures de céréales dans le recueil grec des *Géoponiques*, et s'interroge sur les raisons (géographiques, historiques, culturelles) de cette portion congrue. D'autres études concernent l'arboriculture. Clémence Pagnoux et Laurent Bouby nous donnent ainsi un panorama à jour de l'agrobiodiversité variétale de la vigne dans l'Antiquité, en croisant recherches archéologiques et témoignages des textes. Anaïs Blesbois déploie les ressources de l'histoire de l'agriculture, de l'histoire de la pharmacie, de l'iconographie, de la codicologie enfin, pour cerner les tenants et aboutissants d'un objet en quelque sorte interdisciplinaire avant la lettre, le verger tels qu'il est décrit dans *l'Opus ruralium commodorum* de Pierre de Crescens (début XIV^e siècle).

Enfin, un dernier volet de ce volume est consacré à des objets ou outils très précis, mais dont l'étude permet d'aborder des questions très générales et quasiment épistémologiques en matière d'histoire des représentations. Selena Ross s'interroge ainsi sur les recommandations de Columelle en matière d'intrants, et particulièrement de compost. Anaïs Berson et Guillaume Huitorel, quant à eux, proposent un riche dialogue entre les textes et le matériel archéologique pour mieux comprendre les modes de labours et leur place dans le système agricole. Georges Raepsaet, pour sa part, fait le point sur la moissonneuse décrite notamment par Palladius et réhabilite à travers cet exemple les talents de nos auteurs en matière de descriptions, tandis que Marine Bretin-Chabrol et Martine Furno étudient une serpe à vendanger décrite par Columelle et dessinée par ses éditeurs à partir de la Renaissance (mais peut-être imaginaire).

Nous espérons que les lecteurs de ces études n'y apercevront pas seulement la passion érudite ou antiquaire de lecteurs de textes quelque peu oubliés de nos jours. Les questions qui se posent à Columelle ou aux compilateurs des *Géoponiques* ne sont certes pas les mêmes que celles qui intéressent les modernes. Mais l'acte d'écrire sur les façons de l'activité agricole, qu'il se veuille conservateur, voire le reflet d'une forme de permanence dans la vie des champs, ou au contraire moderne et innovateur par rapport à telle ou telle réalité contemporaine, cet acte d'écrire vise toujours à transmettre un message, et donc entre autres à guider le lecteur. Celui-ci pourra considérer que le chemin que les institutions de son temps lui ont balisé doit être poursuivi, ou bien il mettra en scène sa bifurcation. Dans l'un et l'autre cas, il réfléchira à la façon de montrer ce qu'il faut faire aux champs ; à l'heure où tant de bouleversements sont en cours dans les rapports entre l'homme et l'agro-biosphère, ce n'est pas rien que cette réflexion.